

# 18ième Dimanche du Temps Ordinaire (Jn 6, 24-35) – Homélie du Père Louis DATTIN

## La faim et la foi

### Jn 6, 24-35



Dans le désert, c'est bien connu, une foule, surtout si elle est dépouillée de tout, surtout si elle a faim, est livrée à ses fantasmes. Le désert, c'est le lieu des mirages :

\* Mirages du passé : « Ah, c'était le bon temps, en Egypte ! Lorsque réunis autour des marmites, nous mangions de la viande, des oignons, du pain à satiété... pourquoi nous avoir tiré d'un esclavage, pour nous faire tomber dans un autre : celui de la faim dans ce désert ?

\* Mirages de l'avenir : de l'autre côté du désert, il y a, il y aura pour nous, une terre promise où coulera le lait et le miel, où nous n'aurons qu'à tendre les bras pour cueillir et recueillir !

Entre ces deux mirages de l'Egypte passée et de la future terre promise, il y a la réalité : un désert sec, aride, sans eau, sans pain, sans viande. Alors, se réveillent les appétits primaires : ceux des entrailles, instincts exacerbés d'une existence en péril. Face à ce manque, à cette faim qui tenaille, le Seigneur va faire

de cette épreuve, non pas un test physique, mais une preuve de foi :

« Demain matin, vous reconnaîtrez, que moi, le Seigneur, je suis votre Dieu ».

Ce n'est pas ce que donne le Seigneur qui est important, c'est de reconnaître que c'est le Seigneur qui l'a donné ; tout comme, lorsqu'on reçoit un cadeau, ce n'est pas tant le cadeau qui est important, mais c'est l'amour de celui qui le donne. Le cadeau lui-même n'est que le symbole, le support matériel. Il veut dire : « Je t'aime, je m'offre à toi ».



Ce n'est pas la manne qui est importante, c'est constater, par cette manne, que Dieu n'abandonne pas son peuple, qu'il est là, à veiller sur lui, à le nourrir, fut-ce d'une façon différente.

Deux allemands ont examiné, en 1927, dans la péninsule du Sinaï, une variété de Tamaris, appelé maintenant « Mannifère ».

En juin-juillet, un puceron pique l'écorce de cet arbuste pendant la nuit, pour se nourrir de sève. Des gouttelettes tombent sur le sol et s'y durcissent. Mais il faut ramasser ces granulés le matin, car ils fondent très vite au grand soleil. Les bédouins s'en nourrissaient encore récemment et l'appelaient en arabe « man ». « Quand ils virent cela, les fils d'Israël se dirent l'un à l'autre « mann hou » ce qui veut dire « qu'est-ce que c'est » ? » car ils ne savaient pas ce que c'était. Moïse leur dit : « c'est le pain que le Seigneur vous donne à manger ».

Moïse les fait passer du cadeau, qui est certes le bienvenu, au donateur du cadeau : Dieu lui-même qui, parce qu'il les aime, se charge de les nourrir – autrement dit – si, au départ il y avait

un appel de la faim, cette faim étant assouvie, il y a maintenant un appel à la foi.

De la faim – à la foi – c'est le même itinéraire que Jésus voudrait faire adopter par la foule qui se trouve devant lui. Lui aussi, il vient, nous l'avons vu dimanche dernier, de nourrir une foule entière avec du pain et des poissons : ils ont très bien mangé, il en restait douze corbeilles.

Mais cette foule, maintenant rassasiée, satisfaite, va-t-elle, elle aussi, passer de la faim à la foi ? Va-t-elle dire comme Moïse : « C'est le pain que le Seigneur nous a donné » ? Ne va-t-elle voir que le signe ? Sans prendre conscience que le signe, justement parce qu'il n'est qu'un signe, « fait signe », qu'il porte en soi, une signification. Tout signe, tout miracle dans l'Évangile est porteur d'un message de Dieu.

Prenez un habitant de Mafate qui arrive à St-Denis, il ne sait pas ce qu'est un feu rouge, il n'en a jamais vu. Il ne connaît pas son code de la route. Pour lui, ce feu n'est qu'un petit rond de couleur rouge : ce n'est pas un signe, il ne veut rien dire car pour lui, il ne signifie rien. Il va passer le plus tranquillement du monde à côté, sans savoir que sa vie est en péril.

Même chose pour les Hébreux : ils ont mangé du pain, mais ce pain n'était pas un signe ; il ne voulait rien dire, il n'avait pas de signification. Voilà pourquoi Jésus est obligé, le lendemain, de mettre les points sur les i : « Oui, vraiment je vous le dis, vous me cherchez, non pas parce que vous avez vu des signes, mais parce que vous avez mangé du pain et que vous avez été rassasiés », « Ne travaillez pas pour la nourriture qui se perd, mais pour la nourriture qui se garde, celle que vous donnera le Fils de l'homme ».

Il faut passer de la faim à la foi.



Ils dirent alors (ils sont de bonne volonté et prêts à tout, pour manger comme la veille) : « Que faut-il faire ? », « Que vous croyiez en celui que Dieu a envoyé ».

Alors, ils se mettent à lui dire (et c'est bien la preuve qu'ils n'ont rien compris au signe de la multiplication des pains) : « Quels signes vas-tu accomplir pour que nous puissions te voir et te croire ? » C'est décourageant, déconcertant : faire assister une foule à des grands miracles : la multiplication des pains, ils ont mangé à plus de 5 000 dans le désert ; cela ne sert à rien. Le lendemain, ils demandent un signe pour croire ! Je peux, moi aussi, assister à des prodiges, si je n'ai pas la foi, cela ne me sert à rien !

Ce n'est pas le miracle qui suscite la foi, c'est la foi qui devine et découvre le miracle. Aussi le Seigneur, veut-il, lui aussi, nous faire passer de la faim à la foi... encore faut-il, nous aussi, que nous ayons faim de quelque chose. Celui qui est rassasié, qui mange tous les jours à sa faim, sans inquiétude, celui-là n'éprouve aucun désir, ni physique ni spirituel. Il ne lui manque rien, pourquoi voulez-vous qu'il désire quelque chose ?

N'est en recherche que celui qui a un manque, un désir au fond du cœur, un vide qu'il veut combler, un creux qu'il veut remplir. Un homme satisfait, qui n'a faim de rien, jamais ne trouvera Dieu, parce qu'il ne le cherche pas, parce qu'il n'en a pas besoin ! Voilà pourquoi Jésus s'est détourné de ceux qui étaient pleins d'eux-mêmes, satisfaits de leurs théories et de leurs pratiques, eux, ils ne vont pas se retourner vers les pauvres, les petits,

ceux qui sont en perpétuel désir, en perpétuelle recherche.

« Bienheureux, dit-il, ceux qui ont faim et soif... ceux-là, oui, ils peuvent trouver, parce qu'ils cherchent... ils peuvent passer de la faim à la foi : ils ne vont pas se contenter d'une nourriture provisoire, ils vont viser directement celle qui se garde, celle de la foi ».

Aussi toute notre vie spirituelle doit-elle essayer de faire naître en nous, une autre faim, celle d'une nourriture impérissable qui se garde jusque dans la vie éternelle.

C'est à cette nourriture-là que l'homme doit aspirer, c'est pour elle qu'il doit travailler, celle que donne l'envoyé de Dieu, celle que le Père a marqué de son empreinte.

Quand la foule demande à Jésus : « Que faut-il faire ? »,

il répond : « Soyez croyants ». Il faut passer du verbe « faire » au verbe « être ». La foule désire que Jésus « fasse » du pain. Jésus leur répond : « Je suis le pain », « Venez et croyez ». Dans la foi, c'est l'impasse absolue ; comment expliquer que « être » est le plus important et que « je fais » n'est qu'une façon de dire « Je suis » ?

Frères, ce débat entre le Christ et la foule, c'est aussi le nôtre. Qu'est-ce que l'Eucharistie et la Communion au Christ, si nous refusons d'entrer dans cette réalité intérieure de l'existence en Dieu ? Jésus est lui-même cette nourriture que nous voudrions parfois posséder sans lui. C'est lui, le but de notre faim, l'aboutissement de toute recherche vraie, l'accomplissement de tout désir intérieur.

« Viens Jésus-Christ, Vrai Pain Vivant,

descends du ciel pour nous faire vivre ! » AMEN

